



Les voix de la radio

Il y a celles qui se régaler du direct, celles qui le redoutent, celles qui aiment l'ambiance des studios, celles qui en sortent... À l'occasion des 50 ans de la Maison de la Radio, cinq femmes de radio racontent à Muze leur passion.

Par Anne-Laure Bovéron

« Je commence à connaître ma voix extérieure, telle que les autres l'entendent, mais elle me reste un peu étrangère. » Le timbre de Pascale Clark, qui anime l'émission matinale « Comme on nous parle » sur France Inter, est souvent cité comme l'exemple contemporain de la voix de radio. À ses débuts, dans les années 1980, Pascale Clark a appris à poser sa voix, à articuler. « Il y a évidemment une technique. Mais cet apprentissage dure très peu de temps. C'est un curieux métier, parce qu'il n'y a finalement pas grand-chose à savoir et à faire pour la voix. Seuls la pratique et l'usage important. Et, en même temps, il faut dix ans pour être à l'aise à l'antenne. Tout cela est à la fois très complexe et très subtil. » Loin des considérations sur sa voix, ce qui intéresse Pascale Clark, c'est de partager ses coups de cœur. Elle anime, aux côtés de ses chroniqueurs, « une émission d'offres. L'émission varie tout au long de la

« La radio est le seul média qui transmette une émotion immédiate. On entend, on voit et on se souvient. C'est inégalable »

semaine, mais on reçoit principalement des invités culturels que l'on aime ou que l'on vient de découvrir. On espère passer un bon moment avec eux et que cela sera contagieux. Je privilégie le moment, car au-delà du travail préparatoire des interviews, le direct prime toujours. » Alors que les enregistrements, appelés « boîtes », se multiplient, Pascale Clark ne fait que du direct et y tient. Avec les années, elle a appris à dominer l'angoisse de la prise de micro : « À présent, je suis à peu près à l'aise. Le trac, sauf angoisse inattendue et inexplicable, a laissé place à une grande concentration. Mais cela reste le direct, c'est-à-dire, à chaque fois, une performance. »

Hors frontières

Catherine Fruchon-Toussaint, elle, déteste le direct : « En dehors d'un papier court ou des questions-réponses avec le présentateur, il n'a pour moi aucun intérêt. Une interview, un long format en direct ne

m'intéresse pas, car je ne crois pas que l'on puisse avoir les réponses au bon timing. C'est une question de confiance, de temps. » La journaliste du service culture de RFI se destinait à l'enseignement aux USA. Mais la littérature et son coup de foudre pour RFI l'ont conduite à prendre le micro. « Ayant fait du théâtre et enseigné, j'ai retrouvé toutes les sensations de la parole vivante et de la transmission. La radio est le seul média qui transmette une émotion immédiate. Elle nous plonge simultanément dans trois plans : on entend, on voit et on se souvient. C'est inégalable. » La particularité de la station, dont le bassin d'auditeurs se situe en Afrique, tient à son caractère international. Dans cet esprit d'ouverture sur le monde, « radio et culture participent de la même façon à la transversalité. La radio permet de circuler à une vitesse folle entre le temps, l'espace, les frontières, les cultures... On sent qu'on représente une certaine image de la France et de sa culture. Ce côté référent nous échappe un peu. La forte demande des auditeurs francophiles de découvrir des auteurs français et notre envie de leur parler des artistes de leur pays nous placent face à un paradoxe. Mais l'actualité et la qualité des écrivains nous guident sur ce fil. Notre chance en culture est de pouvoir transmettre des goûts. » Catherine Fruchon-Toussaint nourrit une vive admiration pour les romanciers qui, pour leur œuvre, ont abandonné leur langue maternelle au profit du français. « Ils personnalisent parfaitement RFI : ils viennent du monde entier et se réunissent autour du français. RFI est leur maison. »

Comme à la maison

Rebecca Manzoni délaisse, quant à elle, les studios pour enregistrer son émission directement chez les artistes de son choix, qu'ils soient connus ou qu'elle désire participer à leur reconnaissance. Bercée par Pierre Bouteiller et Bernard Lenoir, séduite par la fantaisie, la créativité sonore, l'écriture de Kriss dans « L'oreille en coin », par Brigitte Vincent dans « On efface tout et on recommence », elle apporte



LAURE ADLER

« Hors-champs » sur France Culture, du lundi au vendredi de 22 h 15 à 23 h.
« Studio Théâtre » sur France Inter le vendredi de 23 h 15 à minuit.



REBECCA MANZONI

« Eclectik » sur France Inter, le dimanche de 10 h à 11 h.



PASCALE CLARK

« Comme on nous parle » sur France Inter, du lundi au vendredi de 9 h à 10 h.



CATHERINE FRUCHON-TOUSSAINT

« Littérature sans frontières » sur RFI, le dimanche, et « À double titre », série estivale de vingt rencontres avec des écrivains à réécouter en podcast.



CAROLINE DUBLANCHE

« Libre antenne » sur Europe 1, du dimanche au vendredi de 23 h à 1 h.



CAROLINE OSTERMANN

« Fip classic bazar » sur FIP, tous les 2^{es} vendredis du mois à 21 h et « Jusqu'au bout des voix » sur France Inter, neuf émissions à podcaster.

une touche très personnelle aux programmes culturels. « La radio, c'est faire de l'image avec du son », explique-t-elle et « Eclectik », son émission hebdomadaire de 50 minutes sur France Inter, en est la preuve. Elle tourne 1 h 15 à 1 h 30 pour que la parole se déploie : « Sans horloge et hors du décor formel d'un studio, il se dit vraiment autre chose. Lors du montage, je garde des sons, des situations, que d'autres ne garderaient sans doute pas. Ces situations ne sont ni gadget ni anecdotiques, elles éclairent un propos. J'aime que cela soit vivant, dans la conversation, dans le décor sonore et dans l'écriture. La zone entre le très vivant et le très écrit m'intéresse beaucoup. » Rebecca Manzoni guette alors les moments de vie qui surviennent sans être provoqués. Elle souhaite « partager la parole de quelqu'un et rendre les personnalités, souvent mises sur un piédestal, accessibles. J'aime que ces interviews racontent à la fois une personne et une rencontre. » Emportée par la découverte du contenu d'un tiroir ou conduite sur les chemins inattendus du dialogue, elle offre aux artistes un autre moyen d'expression. Pour elle, la radio est « un fabuleux support pour la culture, grâce à la place qu'elle laisse à l'imaginaire et au côté charnel des voix. Contrairement à ce qu'on croit, la culture

n'est pas que visuelle. Quand elle l'est, une description suffit. Avec les artistes, l'absence d'images propre à la radio permet d'essayer de tenir la promesse de l'émission : faire sortir cette vedette, par le biais de la conversation, du personnage médiatique dans lequel elle est souvent figée. Les gens ne sont pas d'un bloc, et la radio permet vraiment la nuance. »

100 % femmes

Créée en 1971 dans le sillage de la libération féminine, FIP est exclusivement animée par des femmes. Avec les décrochages régionaux de la station, elles sont une trentaine à se relayer. Elles ont écopé du surnom affectueux de « Fipettes ». Caroline Ostermann est l'une d'elles depuis douze ans. Sur FIP, la voix des femmes se fait charmeuse et mutine, suave et espiègle, et est tenue à distance de l'aigu pour ne pas tomber dans l'hystérie. Malgré ce rôle de séductrice, l'animatrice tient à la spontanéité, au naturel, « car la radio porte en elle une vérité ». Là, elle prend le temps de respirer, de s'arrêter : « On peut jouer avec ça. On a le temps pour le faire, et c'est précieux. D'une façon générale, la radio est une démarche poétique. Or le rythme de vie actuel ne permet que peu la poésie. La radio nous en rap-

proche : on arrête tout et on va à l'essentiel. » Timide au quotidien, la journaliste ne craint rien une fois au micro : « Le stress est présent avant le début de l'émission. Mais, quand le voyant rouge s'allume, je suis celle qui tient les rênes et on est obligé de m'écouter. Il ne s'agit pas d'un jeu de pouvoir, mais d'un rapport à l'autre. » Depuis ses premières prises

« Malgré les réseaux sociaux, les chats et forums, rien ne remplace la proximité de la radio. Il y a quelque chose de très archaïque dans la voix »

d'antenne en 1998, Caroline Ostermann a beaucoup réfléchi à la voix et lui a consacré une série de neuf rendez-vous sur France Inter, « Jusqu'au bout des voix ». Elle l'envisage comme l'empreinte de quelqu'un, sa signature, sa carte d'identité, le signe de sa présence au monde, un paysage, mais aussi comme une enveloppe, un physique, un visage. « On identifie quelqu'un à sa voix. L'engagement est donc important et constant. Jouer avec sa voix est possible, mais il faut la maîtriser, la connaître, se connaître et, ce qui est complexe et douloureux parce que cela renvoie à soi, apprendre à l'écouter. La voix raconte tout. C'est d'ailleurs pourquoi il peut être dangereux de parler à la radio : cela

peut devenir très impudique. On se dévoile au micro. On dit bien : l'œil écoute et l'oreille voit ! J'ai toujours trouvé cela très juste. »

Intime est la nuit

La voix est aussi celle des auditeurs. Dans la lignée de Mérieu Grégoire, pionnière de la libération de la parole des femmes à la fin des années 1960 sur RTL, et de Macha Béranger, figure emblématique de la nuit de 1977 à 2006 sur France Inter, Caroline Dublanche inverse les rôles. Avec « Libre antenne » sur Europe 1, elle donne, la nuit, la parole aux anonymes. D'un simple appel, un auditeur peut s'exprimer, partager ce qui fait son quotidien. Ainsi, l'animatrice prend « le pouls de la société ». D'une prise de parole à la suivante, le ton, les sujets, le cap changent, sans qu'elle puisse le prévoir. Cela participe pour elle au piment de l'émission. Ses deux heures d'antenne sont aussi un vecteur de lien humain fort. « Malgré les réseaux sociaux, les chats et forums, rien ne remplace la proximité de la radio, la voix et la parole. Il y a quelque chose de très archaïque dans la voix, qui, in utero, nous berçait déjà. » Depuis le lancement du programme en 1999, une relation de confiance s'est établie. « Les audi-

teurs savent qu'ils s'adressent à une psychologue de formation et, par ma présence régulière, je fais partie de leur environnement. Certains déclarent me voir comme une amie. Mais je suis une amie qui garde une distance, qui ne leur dit pas toujours ce qu'ils ont envie d'entendre, car je réponds toujours ce qui me semble le plus vrai au moment de l'échange.» De l'aveu même de certains intervenants, le fait que l'image ne s'interpose pas dans cet échange facilite la confession. L'altérité de l'autre est moins frontale. L'engagement à suivre les conseils réclamés moins fort que face à des proches ou à un psychothérapeute. Caroline Dublanche tisse de sa voix un cocon. Elle se fait berceuse. Feutrée, enveloppante, lente, elle invite au lâcher prise. «J'ai quelquefois l'impression d'incarner la voix d'une mère lors du rituel du coucher, cette voix apaisante qui permet aux enfants de se laisser tranquillement emporter par le sommeil.»

La révolution de la radio

Développée durant l'entre-deux-guerres, la radio a depuis connu des évolutions majeures qui ont modifié le rapport à l'auditeur, la liberté d'expression et l'écoute. «La radio d'aujourd'hui n'a plus rien à voir avec celle des débuts. Elle a subi des métamorphoses qui font qu'on ne parle plus de la même radio.» Laure Adler est bien placée pour en parler. Depuis 1974, elle a occupé toutes les fonctions : chroniqueuse, productrice, responsable d'émission, directrice de France Culture de 1999 à 2005 et aujourd'hui de nouveau productrice («Hors-champs» sur France Culture et «Studio Théâtre» sur France Inter). Elle relève trois temps forts de l'évolution du média : 1968, 1982 et les années 2000. Lors de la crise de Mai 68, la station privée Europe 1 instaure, pour suivre les événements, une proximité avec l'auditeur et lui tend le micro. Puis, au début de sa présidence, François Mitterrand émancipe les ondes du pouvoir politique. Le groupe Radio France devient une société nationale. Les radios pirates et périphériques sortent de l'illégalité. Le média se réinvente, s'organise, se diversifie, se spécialise. Le dernier chamboulement date des années 2000 avec le surgissement d'Internet dans la sphère radiophonique. Il modifie profondément le rapport à

leur station d'auditeurs jusque-là installés dans une écoute presque passive, ritualisée, faite de rendez-vous. «Grâce aux podcasts, il est désormais possible de construire sa propre radio.» De plus, l'image dévore la voix. «La radio est une forme d'esprit, à la fois intellectuelle et psychique. Faire une émission de radio, c'est permettre l'écoute de l'autre et donc s'effacer pour recevoir sa parole. Cela signifie aussi se projeter dans une relation avec l'auditeur. Par définition, l'image ne doit pas s'interposer dans ce lien imaginaire.» Or, les caméras s'invitent de plus en plus dans les studios et les campagnes publicitaires misent sur les personnalités des émissions phares. L'auditeur devient spectateur, son attention à l'autre, à son discours, à la mélodie de sa voix, se dissout dans l'observation de son apparence. Laure Adler est également attentive au statut des femmes à la radio. «La place des femmes est en nette décroissance. Je regrette cette disproportion, cette régression du féminisme et de ses acquis, ce machisme considérable qui règne à la radio, en tout cas à Radio France.» Comme dans beaucoup d'autres domaines, les femmes sont minoritaires aux postes à responsabilité. «Aujourd'hui, aucune femme n'est à la direction d'une chaîne. Elles sont au second plan hiérarchique : Laurence Bloch est directrice adjointe de France Inter, Sandrine Treiner directrice adjointe de France Culture et Catherine Sueur directrice générale déléguée de Radio France. En ce qui concerne les postes de producteurs ou d'animateurs, la répartition est plus équilibrée. À ces postes-là, les femmes ont réussi à conquérir leur autonomie de pensée et d'expression et sont quasiment aussi puissantes que les hommes.» Malgré les brouillages créés par Internet et par l'image, la radio se porte bien. Elle séduit, enchante, surprend, fédère toujours. Elle est un rendez-vous avec l'autre et avec soi, une compagne quotidienne, un fond sonore permanent ou un pont jeté à l'autre bout de la planète. La gardienne de l'imaginaire semble avoir encore de beaux jours devant elle. ■

« Faire une émission de radio, c'est permettre l'écoute de l'autre et donc s'effacer pour recevoir sa parole »

DVD



LA MAISON DE LA RADIO

Nicolas Philibert (DVD Éditions Montparnasse) Durant six mois, le réalisateur a déambulé dans les couloirs de

la Maison de la Radio, à Paris. Son fil rouge, la voix, l'a poussé à franchir les portes de tous les services et à suivre des journalistes de terrain. Son documentaire, sans voix off, fête la voix, dévoile les visages et les métiers de la radio. Monté de façon à raconter 24 heures d'antenne, il donne corps aux sons qui parcourent nuit et jour les ondes. Instructif, cocasse et réjouissant.



PARLEZ-MOI DE VOUS

Pierre Pinault, avec Karin Viard et Nicolas Duvauchelle (Diaphana) Mélina, animatrice star de la nuit, donne la parole aux auditeurs et les conseille

avec panache. Elle est une voix amie, une référence, qui ne renonce pas à son franc-parler. Une fois le studio quitté, Mélina redevient Claire Martin, une quarantenaire distante, secrète et fuyante, presque associable, en quête de sa mère. Quand elle la retrouve, elle doit surmonter ses blocages, sa colère, ses maladresses pour tisser, tant bien que mal, un éventuel lien.

Boîte de jeu



LE MASQUE ET LA PLUME

(Éditions Marabout, 16,90 €.) Lancée sur les ondes en novembre 1955,

«Le masque et la plume» est une des doyennes des émissions radiophoniques. Avec 240 cartes, une notice explicative et un dé, ce jeu culturel fait revivre l'émission culte de France Inter. Il s'organise autour de six thématiques : le cinéma (français et étranger), les adaptations littéraires au cinéma, la littérature, le théâtre et l'émission elle-même. Jérôme Garcin, qui anime l'émission depuis 1989, préface le livret.

Livre



50 ANS DE FRANCE CULTURE

Anne-Marie Autissier et Emmanuel Laurentin (Éditions Flammarion, 256 pages, 35 €.)

Les deux auteurs retracent de façon thématique la naissance, l'affirmation de l'identité et la singularité de France Culture. Ils s'intéressent, entre autres, au rapport de la station avec la littérature, les sciences, les arts, l'actualité, les enjeux internationaux, les auditeurs, la création... Richement illustré et documenté par des archives (photographies, notes, textes, articles, affiches...), et des transcriptions d'entretiens (Marguerite Duras, Federico Fellini, Angela Davis, Hugo Pratt...), ce beau livre est une mine d'informations.

Revue



FRANCE CULTURE PAPIER

(Éditions Bayard, 192 pages, 14,90 €.)

Première revue culturelle réalisée à partir de l'oral, ce trimestriel thématique propose des morceaux choisis des meilleures émissions entendues à l'antenne.